

Michel
ONFRAY

La conversion

Vivre selon Lucrèce



J'AI
LU

La conversion

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS J'AI LU

Le souci des plaisirs

L'ordre libertaire

Manifeste hédoniste

Le magnétisme des solstices

Le canari du nazi

Cosmos

La force du sexe faible

Décoloniser les provinces

Décadence

La cour des miracles

Zéro de conduite

Tocqueville et les Apaches

Le deuil de la mélancolie

Sagesse

Grandeur du petit peuple

Théorie de la dictature

Le temps de l'étoile Polaire

La nef des fous, année 2020

La vengeance du pangolin

Vies parallèles

L'art d'être français

*La nef des fous **, année 2021*

Foutriquet

Autodafés

MICHEL ONFRAY

La conversion

Vivre selon Lucrèce



© Bouquins Éditions, Paris, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Augustin et Clémence

In memoriam Bernard Combeaud

Le livre de Lucrèce a changé ma vie mais, hélas, je n'ai jamais pu le lire en latin. Le peu que j'appris de cette langue, ce fut au collège, et dans de si mauvaises conditions que c'est pire encore que de n'en avoir jamais rien su : on en perçoit le génie, mais il nous reste celé...

Pratiquer une langue est une chose, *lire le latin comme son journal*, c'était l'expression de mon vieux maître, Lucien Jerphagnon, en est une autre. C'est un métier à part entière, et il exige l'ascèse d'une longue fréquentation ! J'ai fait mon deuil de ce plaisir-là.

Avec le latin, mais également avec les autres langues, j'ai l'habitude de lire un texte de référence que j'agrémente de toutes les traductions disponibles. J'ai découvert *De la nature des choses* dans une édition aujourd'hui

dépenaillée. De ce volume acheté d'occasion quand j'avais dix-sept ans – à la librairie de livres anciens Arcanes, à Caen, au pied de l'université, chez mon cher Claude Frérot –, à l'édition savante de la Pléiade, en passant par les éditions versifiées ou en prose du même Jean-Baptiste Sanson de Pongerville en volumes magnifiquement reliés – une belle infidèle élégante composée en alexandrins... –, sans oublier les deux volumes Budé, plus quelques autres, je crois les avoir toutes.

Mais, en dehors de celle De Pongerville, dont j'ai dit l'élégance en même temps que l'infidélité, aucune ne prend le parti d'une traduction véritablement poétique qui respecterait la métrique latine de l'époque. Je le comprends, car traduire un texte philosophique est une chose, cela nécessite de la rigueur et de la précision, traduire un poème en est une autre qui nécessite les mêmes vertus, le talent du poète en plus. De Pongerville fait danser le poème en alexandrins, c'est bien, mais la pensée trouve mal sa place dans cette métrique faite pour le Grand Siècle.

J'ai rencontré Bernard Combeaud grâce à mon ami Denis Mollat à Bordeaux.

Bernard était inspecteur général de latin et de grec dans l'Éducation nationale. On ne devait pas rigoler beaucoup les jours d'inspection... Il était d'une érudition confondante,

et je l'ai vu un jour improviser une conversation sur les invasions barbares dans le Sud de la France jour par jour, heure par heure, kilomètre carré par kilomètre carré avec un certain Jean-Pierre Chevènement, qui jouait dans la même cour. Époustouflant...

Pour les éditions Mollat, il a établi le texte de l'œuvre complète d'Ausone, un poète bordelais. Il a rendu une copie sidérante en traduisant la totalité de ce qui avait été écrit sous ce nom selon la métrique latine du IV^e siècle de notre ère. Un exploit qui associait rigueur, précision, érudition, mais surtout : élégance.

Je lui ai demandé s'il pouvait me traduire quelques pages de Lucrèce pour mon plaisir personnel. Il m'a demandé lesquelles, je lui ai envoyé celles qui concernent l'amour. On les trouve dans le livre IV. Je ne dirai pas par retour du courrier, mais presque, il m'envoya... la totalité du quatrième livre traduit !

J'osai une demande un peu folle : il avait passé si peu de temps à produire cette traduction magnifique que je lui demandai s'il pouvait envisager une intégrale. Quelques mois plus tard, j'avais les six livres sur mon bureau. Denis Mollat en a fait un ouvrage que les éditions Bouquins ont publié avec l'appareil critique qui, lui aussi, est d'une érudition confondante.

Bernard Combeaud avait le projet tout aussi fou d'une biographie de Lucrèce. On sait qu'on ne sait rien de sa vie. Mais Bernard estimait que la fréquentation intime du texte lui avait permis d'entrapercevoir un homme, et il se proposait d'en écrire la vie. Il croyait que Lucrèce n'avait pas fait son livre avec les livres des autres, mais que ses connaissances en médecine, en charpente de marine, en minéralogie et dans d'autres disciplines témoignaient en faveur d'un praticien de ces choses-là.

La mort l'a empêché de mener à bien ce projet. Lors de notre dernier déjeuner en tête à tête, alors que le cancer l'emportait et que, je le savais, il ne se doutait pas que ce serait si rapidement, je l'avais interrogé sur l'avancée de cette biographie. Dans un nuage de fumée de cigarette, entre l'entrée et le plat de poisson qu'il avait calciné, il avait éludé : « Des notes, pour l'instant, des notes... » Cette *vie de Lucrèce* est morte une seconde fois.

Cette *Conversion* cite bien sûr sa traduction et nulle autre. Il y aura des grincheux pour râler contre. Probablement ceux qui ont toujours rêvé de s'y mettre, n'ont jamais commencé et, sans l'avouer ni se l'avouer, se trouvent sidérés par le résultat.

La Naissance des choses, telle que traduite par Bernard Combeaud, est l'œuvre d'un homme qui, parmi tant d'autres choses,

connaissait par cœur les lettres latines, la littérature française et la poésie. Je songe à la poésie maniériste, baroque, mais aussi à quelques-uns des poètes en langue française qui n'ont pas succombé à la facilité mallarméenne. Il y a, peut-être me trompé-je, du Philippe Jaccottet dans cette traduction.

Elle est exigeante, élégante, puissante, parfois précieuse – comme lui qui me manque.

Introduction

Construction d'une âme matérielle

1

Bien qu'athée, je suis tout de même le produit du catholicisme d'avant le concile de Vatican II qui a engagé la religion dans un lent et long processus de désacralisation. Lent, long et fatal. Cette religion qui fut celle de l'allégorie, du symbole, de la métaphore, de l'icône, de l'image est devenue la pitoyable machine molle de la morale moralisatrice la plus bêtifiante. Ce concile a nettoyé le catholicisme de toute transcendance.

Mais à quoi peut bien ressembler une religion une fois débarrassée de ses voies d'accès à l'au-delà ou aux arrière-mondes qui constituent la spécificité des religions ? Quid du sacré dans un monde de pure immanence ? Quel sens

donner à sa vie dans une époque insensée ? Quelle éthique et quelle morale dans un temps sans éthique et sans morale ? Quelle boussole dans une ère foncièrement nihiliste ? Dans *ce* temps nihiliste...

Mon âme matérielle a donc été construite, comme tout le monde, par des parents, un milieu, une époque.

Je suis né en 1959 et, dans les années soixante du siècle dernier, le monopole de la spiritualité était confisqué par la religion catholique. Qu'au XVII^e siècle Pierre Bayle ait pu démontrer qu'on pouvait être athée et vertueux ne servit à rien : dans mon village natal de Chambois, dans l'Orne, sous le règne du général de Gaulle, un mécréant était un être déjà pris et gagné par le diable...

Mon éducation spirituelle se fit donc à l'histoire sainte et à la cosmologie fantasque de la religion catholique. Le Bon Dieu, la Sainte Vierge, Jésus de Nazareth, les trois couleurs des Rois mages, Gaspard, Melchior et Balthazar, l'étoile qui les guide, l'âne et le bœuf, la fuite en Égypte, le méchant roi Hérode, les miracles, les apôtres, la montée au Golgotha, Ponce Pilate, la crucifixion, Barrabas, la mort et la résurrection, le troisième jour, d'un Christ « assis à la droite du Père ». Enfant, j'imaginai mal qu'il y ait une droite et une gauche dans le ciel, mais bon...

Il y avait également la crainte de l'enfer, la promesse du purgatoire, les délices du paradis.

La morale sortait toute armée de cette cosmologie poétique : il fallait faire le bien pour être sauvé ; y manquer c'était être damné ; avoir mené une vie entre les deux, un peu pécheresse, mais sans péchés mortels – mais qu'est-ce qui permet de distinguer le véniel du mortel quand on a dix ans ? –, et stagner dans un purgatoire dont les prières des autres pouvaient nous sortir : voilà ce qui, à l'époque, constituait l'horizon ontologique et éthique indépassable.

Le mal était consigné sur des fiches cartonnées entassées sur des bancs, près des fonts baptismaux où j'ai été porté après avoir été ondoyé à la maternité. On les lisait et relisait avant de se confesser afin de faire le bilan de sa vie morale. Sales, noirs, gras, à force d'avoir été tripotés par des ouailles de tous les âges, ces cartons listaient les péchés : mentir, voler, jurer, désirer le plaisir des sens, c'était se retrouver à la porte des enfers où l'on grillait éternellement en y expérimentant les tourments les plus extravagants ! Manger plus que de raison, boire autre chose que de l'eau, trouver plaisir à un bon repas arrosé, c'était péché de gourmandise. Désirer une jeune fille de sa classe, se caresser, se masturber en pensant à elle, avoir des pensées lubriques, c'était péché

de luxure. Avoir une haute estime de soi, être arrogant, suffisant, prétentieux, orgueilleux, c'était pécher contre la vertu d'humilité. Le vol, la violence, l'adultère, le crime, une fois commis avec la conscience qu'il s'agissait de fautes, constituaient des péchés mortels.

Quand on a dix ans, comment peut-on songer à coucher avec la boulangère qui semble avoir l'âge de notre grand-mère ? Quel enfant peut avoir eu le projet d'armer un fusil de chasse pour se débarrasser d'un copain gênant ? Quel bambin pas même pubère peut avoir bu du vin plus que de raison au point d'être ivre mort ? Le péché, pour un enfant, ne pouvait être que broutilles, un doigt dans le pot de confiture, mais c'était avec ces broutilles que le prêtre jouait de terreur pour contraindre plus qu'inviter au bien assimilé à la sainteté.

Or la sainteté n'est pas de ce monde. Dès lors, si le curé obtenait un tant soit peu de moralité ou de morale, c'était au prix d'une incroyable violence psychique faite de tortures mentales, de menaces psychologiques, de chantages ontologiques. La vertu s'obtenait par la crainte. Le bien se payait au prix de la peur. La valeur n'allait pas sans une intense culpabilité. À dix ans, n'y avait-il pas d'autres moyens d'obtenir une vie droite ?

Le Bon Dieu ne me paraissait pas si bon qu'il ait besoin de menacer de flammes éternelles

et d'une telle géhenne quiconque n'aurait pas aimé des parents détestables alors qu'il est précisé dans les dix commandements qu'il faut honorer son père et sa mère. Du haut de mes dix ans, j'estimais qu'on devait, qu'on pouvait, même, honorer qui se montrait honorable, digne d'être honoré, mais eu égard à ce que *faisait* cette personne, non en considération de ce qu'elle *était*.

Le catholicisme de mon père était païen au sens étymologique – chez les Romains, le *paganus* est le paysan, l'homme des champs. Il héritait de siècles d'empirisme qui produisaient le bon sens et l'enracinement du corps, du cœur et de l'âme dans le cosmos. Il ignorait que Jésus était une fiction théologique dont la biographie fictive épousait de façon très païenne les mouvements de la lumière dus à ceux de la Terre autour du Soleil : les équinoxes et les solstices correspondent tous à des dates importantes dans la vie fictive du Christ.

Un seul exemple : sa naissance ne fut pas fixée par hasard aux fêtes du Soleil vaincu, au solstice d'hiver, quand la nuit est la plus longue et le jour le plus court, juste avant que la lumière ne renaisse et ne revive comme une espérance de vie dans la nature – une espérance chlorophyllienne et païenne, somme toute... Lors de ce solstice d'hiver, nous allions à la messe de minuit et nous retrouvions ensuite



13894

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par BLACKPRINT
le 6 août 2023

Dépôt légal : septembre 2023
EAN 9782290376461
OTP L21EPLN003322-447385

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion